

CRÉPEAU, Pierre. *Rwanda : le kidnapping médiatique*. Hull, Éditions Vent d'Ouest, 1995, 116 p.

André Joyal

Volume 27, Number 4, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703692ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703692ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joyal, A. (1996). Review of [CRÉPEAU, Pierre. *Rwanda : le kidnapping médiatique*. Hull, Éditions Vent d'Ouest, 1995, 116 p.] *Études internationales*, 27(4), 945–947. <https://doi.org/10.7202/703692ar>

droit des organismes humanitaires qui tentent de venir en aide aux populations et régions que le gouvernement considère comme hostiles (d'où les procédures administratives tatillonnes).

Le chapitre 6 : Operation Lifeline Sudan, traite des réalisations et des difficultés de l'Operation Lifeline Sudan, organisme américain créé à la suite des famines de 1988. Après la prise du pouvoir par Al-Bashir et le Conseil de commandement révolutionnaire pour le salut national en 1989, plusieurs organisations d'aide dont l'Operation Lifeline Sudan ont vu leurs actions sabotées par le gouvernement qui commençait à questionner leurs motivations en les qualifiant de « néocolonialistes ». Millard Burr et Collins essaient de montrer à travers l'ensemble de leur livre que la guerre, la sécheresse et les secours doivent être vus comme étroitement liés aux politiques du gouvernement du Soudan, des Nations Unies et des pays donateurs occidentaux.

Ce livre, fruit de la collaboration entre un universitaire et un homme de terrain, mérite d'être lu comme une source d'information indispensable de connaissances et de compréhension de la tragédie soudanaise et comme un appel urgent de secours aux personnes en danger.

Bandeja YAMBA

*Département d'histoire
Université du Québec à Montréal*

Rwanda : le kidnapping médiatique.

CRÉPEAU, Pierre. Hull, Éditions Vent d'Ouest, 1995, 116 p.

Au Rwanda, comme en Bosnie ou au Moyen-Orient, ou partout

ailleurs, c'est bien connu les médias recherchent avant tout le sensationnel. Le spectaculaire se vend mieux que les efforts pour comprendre les faits. Les médias québécois n'échappent pas à cette règle. Certains pourront se rappeler plus particulièrement un reportage du *Point*, cette émission phare de Radio-Canada, où nul autre que le Père Georges-Henri Lévesque, fondateur de l'Université nationale de Butare, fut pris à partie pour une présumée « complicité » avec le régime de l'ex-président Habyarimana. Les occasions de dérapage n'ont pas manqué et l'auteur de ce petit ouvrage – qui se lit d'un trait en moins de 90 minutes – le démontre sans viser d'autre objectif.

On l'aura deviné, Pierre Crépeau, à l'instar de nombreux Québécois, a travaillé plusieurs années comme coopérant au pays des mille collines. Un pays au charme enjôleur qu'il m'a été donné de visiter en 1983. À cette époque rien ne laissait entrevoir l'ampleur du drame qui allait se produire onze ans plus tard. Maniant la plume avec beaucoup d'habileté et non sans une certaine élégance, l'auteur exprime ici avant tout son indignation. Une indignation provoquée par la couverture très superficielle des événements ô combien tragiques. À l'absence d'effort d'analyse pour expliquer ou pour le moins chercher à comprendre un tant soit peu le drame rwandais, s'ajoutent les sempiternels préjugés envers l'Afrique noire. Ainsi, l'auteur observe que ce que l'on appelle ailleurs une guerre, avec toutes ses horreurs, se voit dans le cas présent qualifier de massacre ou de carnage. Comme si on ne massacre pas au canon mais seulement à la machette, fait-il observer.

L'auteur, en passant, règle certains comptes. D'abord avec le périodique *L'Actualité* qui, sans sa permission, n'a publié que la partie d'une lettre où il rend hommage au général Dallaire lequel : ... « n'a pas vu l'enfer de la guerre au Rwanda. Il l'a vécu pendant plusieurs mois ». Le passage « censuré » on l'aurait deviné n'est pas tendre envers les médias que ce périodique populaire semble vouloir protéger. Qu'on en juge : « tout un contraste (le comportement du général en question) avec nos minables journalistes à lunettes qui se spécialisent dans le tourisme macabre, se prennent pour les Grands Justiciers de notre planète et se fendent de reportages et d'éditoriaux indignés à saveur colonialiste » (p.26). Ce passage représente bien le ton adopté tout au long de l'ouvrage de cet ancien coopérant qui, il faut le reconnaître, se retrouve plutôt bien parmi toute la complexité de la réalité rwandaise.

Le second périodique qui essuie ses foudres est *Le Devoir* et plus particulièrement sa directrice, Lise Bissonnette, à qui il reproche son éditorial du 21 mai 1994 (reproduit en annexe) intitulé : « Le trou noir ». L'absence de bonnes questions constitue le principal grief adressé à l'éditorialiste. Son texte, aux yeux de notre auteur, devrait être chapeauté du titre « Blanc de mémoire » avec et sans jeu de mots. Pour lui, il n'y a pas lieu de s'interroger à savoir si le Rwanda est un trou noir dans la civilisation universelle. Il serait plus pertinent de s'interroger s'il existe bien une civilisation universelle. En d'autres mots, le Rwanda ne mérite aucune mention particulière en matière d'horreur dans le livre Guinness des records.

Ceci étant dit, l'amour que l'auteur manifeste envers ce petit pays qui pourrait être un havre de paix (*sic*) n'altère en rien sa lucidité. Il reconnaît que des hommes, des femmes et des enfants ont été contraints de tuer sous peine d'être tués. « Des cruautés inimaginables furent commises. Une folie meurtrière s'était emparée de la population tout entière. L'on tuait souvent à l'aveuglette, l'on frappait avec les moyens du bord, insensibles aux cris, aux larmes et aux terreurs de ceux qui mouraient souvent sans savoir pourquoi » (p. 62). On ne peut être plus explicite. Or, il me semble que c'est ce à quoi se référerait Lise Bissonnette et autres journalistes au moment même où se vivaient ces moments exceptionnellement tragiques. Tout en reconnaissant l'insuffisance de recul ou de profondeur dans l'analyse, il m'apparaît que certaines condamnations ne dérapaient pas totalement. En présence soudaine de l'inimaginable on ne s'attend pas d'un éditorialiste qu'il se gave d'une bibliothèque complète avant de rédiger son papier.

Cependant, d'autres – et pas toujours des journalistes – ont plus de temps pour écrire. Ce qui permet de publier, par exemple, un livre comme celui de Rony Brauman : *Devant le mal. Rwanda, un génocide en direct* (Paris, Arléa). Notre auteur n'est pas tendre envers celui qui a dirigé les Médecins sans frontières pendant pas moins de douze ans. Pour ce dernier, l'essentiel de la faute repose sur le colonisateur qui a favorisé les antagonistes entre l'ethnie dominante Tutsi et la majorité Hutu. Or la féodalisation de l'ethnie majoritaire remonte au xvi^e siècle soit à la conquête de la part des pasteurs tutsis sur les agriculteurs hutus.

L'auteur prend-t-il partie en faveur d'une ethnie? Sûrement pas. Voir dans le drame rwandais un simple conflit tribal est faire preuve de l'ignorance de la complexité du drame rwandais. Cependant, il ne manque pas de signaler l'existence d'un important lobby tutsi à travers le monde (très actif au Québec soit dit en passant). Ses racines remontent à la création de la République en 1962 lorsque l'ancien roi et sa cour se sont réfugiés dans un pays voisin. Il s'en est suivi une diaspora revancharde qui n'a eu de cesse de vilipender la jeune république dans les médias des pays d'adoption. Les lecteurs du *Devoir* et de *La Presse* en savent quelque chose. Ceci n'est pas sans rappeler un autre lobby – juif pour ne pas le nommer – au milieu des années 60. Un lobby contre lequel tout le charisme de Nasser s'avérait bien insuffisant pour faire contrepoids.

Une courte section intitulée « La responsabilité rwandaise » rapporte une discussion entre l'auteur et un de ses amis, démographe de profession. Celui-ci devait avoir en tête la thèse du premier démographe de l'histoire, Robert T. Malthus, lorsqu'il a évoqué l'hypothèse du surpeuplement. Alors que Malthus voyait dans les guerres, les famines et les épidémies autant de moyens préventifs contre le surpeuplement, ce démographe des temps modernes, pour sa part, fait un rapprochement (*sic*) avec le suicide collectif des baleines, des éléphants et autres antilopes du Kalahari qui se donnent la mort en l'absence de moyens de subsistance suffisants. Curieusement, Pierre Crépeau, étant donné l'extrême pression démographique, s'interroge si, avec le Rwanda,

on ne serait pas témoin d'un phénomène similaire, à savoir l'existence d'un suicide collectif. À vrai dire ne vaudrait-il pas mieux parler de meurtre collectif? Mieux vaut ne pas chercher à répondre.

En conclusion, l'auteur demande aux journalistes de faire preuve de plus de responsabilités: « Qu'ils laissent la controverse aux politiciens, la justice aux juges, la morale aux moralistes, l'augure aux pythonisses » (ouf: prophète inspiré par Apollon pythien, *Le Petit Robert*). Il souhaite de la part des journalistes plus de modestie et plus de sensibilité devant le drame d'un si malheureux pays. Souhaitons avec lui, malgré tout, que le Québec n'oublie pas ce pays dont les collines devraient bien reverdir un jour.

André JOYAL

Département d'économie
Université du Québec à Trois-Rivières, Canada

MOYEN-ORIENT

Intimate Enemies. Jews and Arabs in a Shared Land.

BENVENISTI, Meron. Los Angeles,
University of California Press,
1995, 260 p.

Il est difficile de rendre compte du bel ouvrage de Meron Benvenisti. Non pas que ses idées soient complexes au point qu'elles interdisent qu'on les résume brièvement, ni qu'elles fassent l'objet d'une analyse si détaillée qu'elles paraissent difficiles à synthétiser. Non. L'ouvrage relève d'une catégorie d'écriture qui tient plus de l'essai que de la science politique. La réflexion du chercheur est constamment mêlée à son statut explicite de citoyen, critique qui plus